

1. Ce volume, dédié à la notion de *connivence* et sa possible pertinence en tant que concept linguistique, est le fruit d'un travail entamé à Toulouse en 2010 par Renaud Cazalbou qui avait alors réuni plusieurs chercheurs autour de cette notion et de la relation qu'elle entretenait avec le calembour, le trait d'esprit et l'humour en général. Il s'est avéré que la connivence, à l'oeuvre dans ces diverses manifestations langagières, ne pouvait se résumer à ces dernières. L'ensemble des travaux ici présents tend à montrer que la « connivence » est à l'oeuvre à plusieurs niveaux d'analyse des manifestations langagières et cherche à en délimiter la place possible en tant que concept linguistique.
2. La première approche de la notion que le lecteur y trouvera est lexicologique et lexicographique. Le travail de Philippe Reynès nous offre une analyse contrastive des termes français (*connivence*) et espagnol (*connivencia*) et de leur présentation dans les dictionnaires. Il nous montre comment, à partir d'un même étymon, le latin *CONNIVENTIA*, on a obtenu un terme qui a subi des variations dans son intégration et lors de l'évolution des deux langues française et espagnole. Il passe également au crible les emplois des corpus et les définitions des dictionnaires afin de monter comment leurs contextes d'emplois se sont progressivement élargis pour entrer dans les champs de la linguistique et de la didactique.
3. Cette entrée en matière lexicographique laisse place à des travaux qui étudient la notion au niveau communicationnel. Partant du constat saussurien que la langue est une possession permanente de l'esprit, un code de communication partagé par tous les membres d'une même communauté linguistique, ce partage est la condition *sine qua non* de l'échange verbal. Pourtant, chaque membre du groupe a du signifié du signe linguistique une idée propre, étroitement dépendante de son vécu, des différents contextes –syntagmatiques, paradigmatiques et contextuels- dans lesquels il est entré en contact avec le signe linguistique. Mais la compréhension que l'individu en a recouvre suffisamment celle des autres pour qu'il y ait accord et intercompréhension. Dans le cas de deux personnes parlant des langues différentes sans filiation commune, la compréhension n'est pas possible par la langue et pour communiquer, elles doivent utiliser d'autres moyens comme les pictogrammes, la gestuelle ou l'intonation. Si la connivence linguistique est presque inexistante alors, pour autant il s'établit une connivence d'un autre ordre, que l'on pourrait appeler « personnel ». Dès

lors que deux personnes partagent la même langue mais avec des différences diatopiques ou diastratiques fortes, elles se comprennent en partie et sont capables d'identifier la variété de langue utilisée par l'autre, même si l'intercompréhension n'est pas totale. On pensera aux difficultés de compréhension de certains régionalismes, du lexique de spécialité ou des différents argots qui sont autant de sociolectes basés sur la connivence. Si l'on prend la notion de *connivence* dans ce sens, alors elle semble s'intégrer parfaitement dans le cadre des études sociolinguistiques puisqu'elle a à voir avec la notion de cohésion de groupe et partant, avec les sentiments d'appartenance et d'exclusion.

4. Pour les initiés, ces sociolectes servent toujours à dire une expérience partagée par des pairs et jouent donc un rôle conniventiel et identitaire, à la manière de ce que Pierre Guiraud appelait pour l'argot un « *signum* de classe » (GUIRAUD, 1956 ; 97). Le corolaire de ce fonctionnement de marqueur social permettant aux individus appartenant aux mêmes cercles de se reconnaître est leur capacité à exclure tout individu ne partageant pas le code. L'intercompréhension est donc un continuum entre deux extrêmes, celui de l'intercompréhension maximale et celui de l'absence de compréhension, et est un produit de la mise en effecton de la langue, un après logique de l'échange ressenti par chacun des acteurs de l'acte de communication. Elle reflète le niveau de similarité entre ce que le locuteur veut qui soit compris et ce que l'interlocuteur comprend effectivement.
5. C'est ce que s'attache à montrer Christophe Dubois dans son travail sur les degrés connivence s'établissant entre narrateur et narrataire dans des textes confrontant plusieurs systèmes linguistiques. Partant de l'idée que toute connivence suppose à la fois un groupe « inclus » et un groupe « exclu », il montre comment un auteur peut choisir de jouer sur plusieurs niveaux conniventiels en choisissant d'exclure sciemment certains lecteurs et de s'adresser à d'autres en changeant le code linguistique utilisé au sein d'un texte.
6. Mais dans le cadre d'un échange que l'on pourrait appeler « classique » (même langue, sans différence diatopique ni diastratique notable), la connivence repose sur l'ambiguïté sémantique du discours en relation avec son contexte d'énonciation. Pour que cette ambiguïté fonctionne, il faut non seulement prendre en compte les connotations et évocations (allusions indirectes, polyphonie, etc) qui opèrent dans le discours mais aussi

les relations que le discours entretient avec son contexte d'emploi. La clé de l'ambivalence réside dans la façon dont le récepteur saura interpréter ces relations. Le sujet parlant devra donc avoir recours à une série de stimuli ostensibles (figures de style, choc entre plusieurs isotopies, échos, polyphonies allusives de l'énoncé, valeur sémiotique et connotative de l'image) qui permettront la coopération interprétative du récepteur, permettant plusieurs inférences et la perception de certaines connotations. Le travail de Michel Camprubi se place sur ce terrain de la sociolinguistique lorsqu'il analyse la *connivence* comme outil à l'œuvre dans un milieu social particulier pour la création des sociolectes et il y voit même un moteur du changement linguistique permettant la création de nouveaux modes d'expression, de nouvelles modes langagières dont le succès ne se mesure qu'à l'aune de leur pérennité.

7. José Portolés nous montre comment, dans les cas où les individus connivents forment un groupe qui partage ce qu'il a nommé "una identidad expandida mutua —simétrica— (ingroup)", ils s'opposent par cette identité au censeur, exclu de leur groupe. L'identité entre les individus connivents se manifeste par une accommodation communicative convergente symétrique entre les interlocuteurs et divergente avec le censeur. C'est ce qui permet les deux niveaux de lecture qu'il a relevés par exemple dans *la Galatea* de Cervantès qui présente une lecture innocente (texte exotérique) et une lecture complice, connivente (texte ésotérique).
8. Quant à Isabelle Garnier, son travail éclaire la façon dont le discours littéraire met en pratique cette notion de connivence entre auteurs et public récepteur dans des conditions historiques précises de production et de publication des œuvres et comment à travers cette notion se manifeste le regroupement de communautés sociales ou idéologiques.
9. C'est aussi le niveau communicationnel qui a fait dire à Patrick Charaudeau dans ses travaux sur l'humour, que le discours produit par un individu possède « un ensemble de sens possibles dépendant à la fois des intentions (conscientes et inconscientes) du sujet locuteur et des possibilités interprétatives du sujet récepteur. Les sens possibles des discours mis en scène sont ainsi le résultat d'une co-construction entre locuteur et récepteur ». « Partant, la variation des participants de l'acte de communication est susceptible de provoquer un sens nouveau enrichissant l'ensemble des sens possibles, le rôle de l'analyste consistant à faire émerger cet

ensemble de possibles » (CHARAUDEAU, 2011). Il interroge pour nous la notion de « contrat de communication » à la lumière de la *connivence* et s'attarde sur les liens que cette notion entretient avec les procédés de création de l'humour

10. Le niveau communicationnel n'est pas le seul niveau dans lequel la *connivence* puisse être utilisé comme concept d'analyse. Au niveau du discours, la *connivence* est étroitement associable aux phénomènes allusifs puisque c'est dans ces co-textes qu'elle va se manifester dans son degré maximal. La compréhension du discours sera non seulement celle du dit mais aussi celle de l'implicite, les allusions pouvant se faire à des représentations extra-discursives, mais aussi intra-discursives ou inter-discursives, évoquant alors un autre discours. Quel que soit le cas de figure, on trouvera dans le discours des formes particulières qui se font l'écho de ces allusions, comme Hélène Fretel nous l'a bien montré en analysant le fonctionnement de « enfin », « car », « en fin » et « pues ».
11. Dans le cas de la production d'une allusion à des représentations extra discursives, des connaissances préalables sont nécessaires à la compréhension de l'allusion. Dans l'échange, l'allocutaire comprend les allusions parce qu'il est au courant de détails que les autres ne connaissent pas. Le locuteur peut tout aussi bien utiliser cette forme de connivence pour exclure un tiers, ce dernier n'ayant pas les moyens de remédier à son ignorance par lui-même. Lorsque le groupe est plus grand, la connivence communautaire repose alors sur des connaissances encyclopédiques liées à la communauté.
12. Dans le cas d'une allusion à un autre discours, contrairement aux formes marquées de reprise du discours d'un tiers, l'allusion laisse le lecteur deviner qu'il s'agit d'une reprise. Il prend en charge le déjà-dit dont la langue est lestée pour en redécouvrir les potentialités discursives et l'intégrer à sa propre dynamique. Bernard Pottier nomme échonyme ce « calque innovateur fondé sur une séquence mémorisée, et socialisée pour être comprise par le récepteur » (POTTIER, 1992 ; 121). Bernard Darbord, repose pour nous la notion de polynomie et nous rappelle que le choix de l'orthonyme est le choix du consensus. Dès lors que l'on n'y recourt plus, il y a donc *connivence* entre allocutaire et locuteur. Il analyse les recours possibles de création des para synonymes en recourant aux notions d'échonymie, de stéréotypie. Son travail accorde également une large

place aux expressions dites idiomatiques et aux parémies dont l'utilisation révèle la situation pragmatique. Dans les proverbes, l'allusion fait entendre la voix d'un énonciateur collectif et la connivence recherchée est tout autant linguistique que culturelle. La parémie postule un énonciataire partageant les mêmes références que le l'énonciateur, sachant reconnaître la voix de la doxa, de la phraséologie chrétienne, littéraire, sociale, etc. C'est autour de cette notion d'échonymie qu'ont travaillé Antonia Lopez lorsqu'elle a analysé la réception des proverbes tronqués et Alexandra Oddo lorsqu'elle a analysé le sens compositionnel et sens formulaire des lexies complexes en s'attachant tout particulièrement aux détournements possibles de ces lexies complexes et au rôle des échonymes dans le mécanisme de *connivence*.

13. De façon générale, l'allusion est orientée vers le récepteur parce qu'elle sollicite de lui sa reconnaissance, son appréciation, voire une formulation anticipante, mais aussi parce qu'elle masque localement et temporairement l'opposition entre les instances énonciatives (locuteur et allocutaire), actualisant « une position énonciative floue où le même et l'autre ne sont pas dissociés » (BARBERIS, 2005 ; 169). L'allusion est donc le lieu discursif du partage des représentations et du flottement du même et de l'autre en tant que variante de la co-énonciation.
14. La connivence linguistique est donc une notion nécessairement posée comme un avant logique du discours, condition nécessaire à ce que celui-ci soit pensé par le locuteur comme compréhensible par son allocutaire. L'allusion connivente à du déjà dit ne sollicite donc pas la langue en tant que système de signes en lui même mais n'est pas non plus affaire de liberté individuelle totale puisqu'il y a reprise d'une forme discursive antérieure, plus ou moins figée. Elle résulte de combinaisons particulières, saillantes, qui amènent à penser qu'il est nécessaire de postuler l'existence d'un troisième niveau entre langue et discours, une sorte de sas entre ces deux niveaux d'analyse, une interface que Gustave Guillaume a évoqué sous le nom de « langage » et qu'à la suite de Marie-France Delport, Renaud Cazalbou et Amélie Piel ont nommée « compétence du locuteur ». Il s'agit alors de l'ensemble des connaissances dont ont besoin les acteurs de la communication pour produire et comprendre du discours. « La compétence du locuteur, celle du récepteur sont faites -entre autres composantes- de la connaissance des types d'expériences auxquelles chaque mot est suscep-

tible de renvoyer, des diverses capacités référentielles du mot et, le cas échéant, de la combinatoire qui leur est attachée » (DELPORT, 2004 ; 29)

15. Au niveau sémantique donc, il est apparu nécessaire de s'interroger sur les rapports qu'entretiennent la notion de *connivence* et le signe linguistique. Les divers travaux en linguistique du *signifiant* ayant bouleversé la définition saussurienne du *signe* linguistique, on peut, comme le propose Renaud Cazalbou, imaginer que le corrélat du signifiant, le signifié, mériterait lui aussi que l'on repense sa définition. Si l'articulation entre *référence* et *signifiante* est liée à la mise en action de la relation connivente entre les acteurs du dialogue, alors la *connivence* pourrait bien être un concept linguistique opérationnel.

### **Bibliographie**

---

POTTIER Bernard, *Sémantique générale*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

BARBÉRIS Jeanne-Marie, « Le processus dialogique dans les phénomènes de reprise en écho », in *Dialogisme et polyphonie*, Louvain : De boeck-duculot, 2005.

CHARAUDEAU Patrick, « Des catégories pour l'humour. Précisions, rectifications, compléments », in Vivero Ma.D. (dir.), *Humour et crises sociales. Regards croisés France-Espagne*, Paris, L'Harmattan, 2011, p.9-43.

DELPORT Marie-France, *Deux verbes espagnols : haber et tener : étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative*, Paris, éditions hispaniques, 2004.